

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 33/2 (2006)

DOI: 10.11588/fr.2006.2.49798

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

sowohl in der BRD als auch in der DDR Preußen »wiederentdeckte« – hingewiesen sei nur auf die große Preußen-Ausstellung von 1981 und die zahlreichen Publikationen anlässlich seines 200. Todestages<sup>3</sup>. Die Wiedervereinigung beendete die Konkurrenz der beiden deutschen Staaten um das preußische Erbe und verhalf Friedrich nun endlich dorthin, wo er schon immer ruhen wollte: neben den geliebten Jagdhunden.

Sven EXTERNBRINK, Lahntal

Claudia SCHRÖDER, »Siècle de Frédéric II« und »Zeitalter der Aufklärung«. Epochenbegriffe im geschichtlichen Selbstverständnis der Aufklärung, Berlin (Duncker & Humblot) 2002, 207 p. (Quellen und Forschungen zur Brandenburgischen und Preussischen Geschichte, 21), ISBN 3-428-10808-6, EUR 64,00.

L'ouvrage, une thèse soutenue à Halle en 2001, s'interroge sur la signification et les délimitations sémantiques réciproques d'expressions telles que »siècle de Louis XIV«, »de Frédéric II«, »siècle de philosophes« ou »de la Prusse«, ainsi que sur leur adoption ou leurs »traductions« outre-Rhin: »philosophisches Jahrhundert«, »Zeitalter Friedrichs« etc. Fondée sur une riche documentation passant en revue de très nombreuses occurrences de ces expressions, l'analyse, d'une grande sûreté philologique, révèle la complexité des contextes et des enjeux de ces emplois, écrivant ainsi, dans une perspective de transferts culturels, un important chapitre d'histoire des concepts et des idées qui implique d'éminents penseurs de l'époque, parmi lesquels Voltaire, Frédéric II, d'Alembert, Herder, Archenholz, Kant, Hertzberg.

Si Voltaire fut le premier à parler d'un »siècle de Frédéric« en 1742, puis en 1775 d'un »siècle de la Prusse«, c'est bien avant lui Charles Perrault qui évoqua le premier un »siècle de Louis XIV«, en 1687, dans le contexte de la Querelle des Anciens et des Modernes (de même que Bayle parle dès 1684 de »siècle éclairé«), pour désigner une époque dans laquelle coïncident en France grandeur politique et essor des arts. C. Schröder montre que »siècle de ...« s'applique particulièrement à des époques brillantes à la fois sur le plan politique et culturel, à des moments où un pays atteint ce qui est perçu comme un apogée, une période de »classicisme«. L'arrière-plan de l'emploi de ces expressions est formé des deux théories concurrentes, la *translatio imperii ad Germanos*, qui constitue un modèle de l'historiographie politique et connut sa principale diffusion dans le Saint-Empire, et la *translatio artium*, venue d'Italie et de France, qui discerne plusieurs »sommets« dans l'histoire culturelle, les »grands siècles« de la Grèce classique, de la Rome d'Auguste, de la Florence des Médicis, puis de la France de Louis XIV.

Les allusions à des »siècles« impliquent, au-delà des différences, quelques perspectives récurrentes. Elles suggèrent en particulier la réalisation d'une alliance de l'art et de la politique: c'est pour cette raison que Frédéric II, qui n'estime guère la littérature allemande et qui croit la Prusse au début d'un processus susceptible de la mener vers son plein développement, ne peut voir dans le XVIII<sup>e</sup> siècle un »siècle de l'Allemagne«. Mais qu'il propose de parler d'un »siècle de Voltaire« ou d'un »siècle de philosophes«, sublimant ainsi les frontières nationales, révèle un autre critère, lui aussi récurrent de ces emplois: un siècle éponyme d'un souverain ou d'un philosophe le campe dans le rôle d'»éducateur« des nations. C'est pour cela sans doute que Voltaire peut parler d'un siècle de Louis XIV ou de Frédéric, mais non d'un »siècle de Pierre le Grand«, ni d'ailleurs d'un »siècle de Louis XV«. En par-

3 Die Friedrichliteratur bis 1988 findet sich zusammengestellt bei: Herzeleide u. Eckhart HENNING (Hg.), Bibliographie Friedrich der Große 1786–1986. Das Schrifttum des deutschen Sprachraums und die Übersetzungen aus Fremdsprachen, Berlin, New York 1988.



lant d'un siècle de Frédéric II, Voltaire désigne à la fois aux autres souverains d'Europe et à Frédéric lui-même le modèle à suivre.

C. Schröder montre de façon convaincante qu'aux interférences des deux *translationes* se superposent les interpénétrations des deux grands idéaltypes d'appréhension de l'histoire universelle, qui, contrairement à ce qu'on lit parfois, souvent à fin de polémique, ne s'opposent jamais sommairement: un modèle cyclique, à l'arrière-plan de la *translatio artium*, qui domine en France jusqu'à l'aube des Lumières et un autre, modèle plus linéaire et téléologique, qui fonde la *translatio imperii* et qui gagne du terrain au XVIII<sup>e</sup> siècle. Aux nombreux exemples allégués par C. S., on en ajouterait volontiers un supplémentaire à l'appui de sa thèse: malgré tout ce qui les oppose, Voltaire se rapproche étrangement de Herder quand il écrit en 1775: »Chaque peuple à son tour a régné sur cette terre / Par les lois par les arts et surtout par la guerre. / Le siècle de la Prusse est à la fin venu« (lettre D 19681).

L'angle d'attaque choisi permet de balayer un assez vaste champ d'histoire des idées touchant principalement à la pratique politique dans ses relations avec la philosophie de l'histoire (i.e. la place de la France et de la Prusse dans le continuum historique), singulièrement le rôle du souverain ainsi que l'image qu'il doit donner de lui, pour son temps et la postérité, ainsi que le rôle social des philosophes. Au fil des pages, C. Schröder parvient à consolider ou à réviser certaines thèses, à commencer par celles relatives à l'évolution intellectuelle de Frédéric II: si sa méfiance augmente envers les mouvements philosophiques français postérieurs à 1750, plus nettement antimonarchiques, et qu'elle culmine dans son hostilité envers d'Holbach, il demeure indéfectiblement attaché aux formes littéraires et aux idées de la *Frühaufklärung* et au droit naturel. C. Schröder étudie ainsi longuement ses échanges avec d'Alembert (qui ne conduisirent pas seulement en 1780 à la célèbre question sur l'opportunité de tromper le peuple); d'Alembert s'entretient avec Frédéric II du mouvement de l'histoire qu'il voit à la fois cyclique et en spirale, puisqu'il croit le XVIII<sup>e</sup> siècle marqué d'un déclin de la littérature compensé par un progrès de la philosophie (*Discours préliminaire*). Il aurait été bienvenu de faire sur ce point une brève analyse contrastive des positions des encyclopédistes et de leurs adversaires, beaucoup mieux connues depuis quelques travaux récents, car ces derniers parlent aussi d'un déclin des lettres, mais bien sûr non »compensé«.

L'étude débouche sur une analyse des positions de Herder, Kant et Hertzberg. Le fait même que »Jahrhundert Friedrichs« apparaisse pour la première fois en 1753 dans un poème de Lessing (dont l'opinion envers le roi de Prusse changera radicalement) inscrit d'emblée cette expression dans une complexité contradictoire, très apparente chez Herder, qui a une vision totalement double de l'Etat fédéricien, lequel est à ses yeux porteur d'idées auxquelles il adhère ainsi que l'enveloppe avantageuse d'un inquiétant Etat-machine.

Si les passages consacrés aux réactions de Herder et de Kant envers la Révolution française, nécessaires à la démonstration, n'offrent guère qu'un bon compte rendu d'idées connues, l'étude minutieuse du contexte de la rédaction de »Was ist Aufklärung?« est d'autant plus très intéressante qu'elle est rarement entreprise: les *Aufklärer* berlinois autour de Biester, Gedike et la »Berlinische Monatsschrift« multiplient alors les éloges de Frédéric II pour répondre aux manœuvres de l'entourage du futur Frédéric-Guillaume II et pour contrer l'influence de Woellner. Les analyses consacrées à Hertzberg, influent ministre de Frédéric II et archiviste, nous paraissent totalement nouvelles.

Avec Herder et Kant, plus encore avec Hertzberg, on peut parler d'une politisation de l'idée de »siècle de Frédéric«. Si Kant analyse les progrès politiques et éthiques liés aux Lumières, puis à la Révolution française, Hertzberg poursuit un autre objectif: s'appuyant sur l'idée d'Etats dominants qui fonde la théorie des quatre monarchies et l'analogie »monarchie universelle« / »paix universelle« qui la sous-tend, il parle de siècle de Frédéric en vue de légitimer la Prusse dans un rôle d'arbitre des conflits européens, auquel il a incité Frédéric II puis son successeur. Après avoir vu d'abord dans la Révolution un accomplissement juridique de la gestion politique fédéricienne, cet adepte des Lumières, qui rejoint



Kant dans l'adhésion à l'idée de gestion républicaine d'un Etat de forme monarchique, engagera le roi, après 1793 et après être devenu hostile à la Révolution, à reconnaître la constitution française car cette reconnaissance conditionne à ses yeux l'établissement de la paix en Europe.

Quelques imprécisions de détails (sur les théories de l'histoire et les quatre monarchies) et une bibliographie quelque peu labyrinthique (qui ignore curieusement les ouvrages d'A. Philonenko et de J.M. Muglioni sur la philosophie de l'histoire de Kant) n'altèrent nullement les qualités de cette très belle analyse, qui utilise de façon pertinente les résultats de la recherche et qui s'organise de surcroît selon une intéressante structure narrative, dont le chapitre sur Hertzberg constitue »l'acmé«. Enfin, cette thèse s'achève sur l'analyse du renversement sémantique subi par l'expression »Jahrhundert Friedrichs« auprès de théoriciens du XIX<sup>e</sup> siècle hostiles aux Lumières comme Adam Müller. Elle touche ainsi, dans ses dernières pages, des thématiques en relation avec des études récentes sur la réception de la Révolution française en Allemagne ainsi que sur la formation d'une »sémantique nationale« allemande et opposée en tous points aux principes des Lumières et de la Révolution.

Gérard LAUDIN, Paris

Jan GOLDSTEIN, *The Post-Revolutionary Self. Politics and Psyche in France, 1750–1850*, Cambridge (MA), London (Harvard University Press) 2005, XIV–414 p., ISBN 0-674-01680-7, EUR 41,50.

Lire un siècle d'histoire de France sous l'angle des avatars de la conception philosophique du Moi, telle est l'hypothèse initiale de ce livre. En d'autres temps, on aurait pu croire qu'il s'agirait d'une tentative d'interprétation des secousses sismiques de nature économique ou sociale par le biais des superstructures. Il n'en est rien, l'auteur se réclamant de Michel Foucauld bien plus que de Marx, même si les données matérielles ne sont pas absentes de son propos. Ainsi des curieuses corrélations qu'il établit entre doctrines philosophiques et événements politiques, sur lesquelles nous reviendrons.

Pour le dire d'un mot, le lecteur est invité à suivre le grand combat qui oppose sur un siècle deux conceptions du Moi qui ont pourtant en commun de s'écarter conjointement de la séculaire vision chrétienne de l'individu, ce qui leur vaudra une égale suspicion de la part de la pensée orthodoxe, voire des persécutions. Elles ont chacune leur champion, s'affrontant par-delà les années: Condillac d'une part, Victor Cousin de l'autre.

Au départ, on trouvera la fameuse théorie sensualiste établie dans l'»Essai sur l'origine des connaissances humaines« (1754), puis le »Traité des sensations« (1756) œuvres fondatrices du premier nommé: l'être est à l'origine un pur agglomérat de sensations qui peu à peu s'enrichit et se complexifie jusqu'à devenir un Moi autonome. La doctrine est bien connue; l'originalité ici réside dans sa mise en rapport avec un contexte qui la dépasse et la justifie: celui d'une méfiance face à l'imagination, voire d'une hantise de ses débordements éventuels, cette folle du logis étant toujours soupçonnée de vouloir »battre la campagne« ou de »construire des châteaux en Espagne«. Ainsi le sensualisme sera la clé qui permettra d'interpréter des phénomènes déviants aussi éloignés en apparence que la folie spéculative au temps du Système de Law, la pratique solitaire de la masturbation ou le baquet de Mesmer. C'est cette crainte qui motiverait également l'inquiétude née en 1776 de la suppression décrétée par Turgot des corporations: l'artisan, désormais détaché du carcan protecteur des associations professionnelles, ne risque-t-il pas de s'abandonner aux vagabondages de son imagination, débouchant à terme sur des troubles sociaux ?

À l'inverse, puisque l'être social est conçu par la doctrine condillacienne comme ouvert par excellence aux sollicitations de ses sens, la Révolution inventera toute une pédagogie destinée à favoriser la naissance du nouveau citoyen. C'est à quoi serviront des symboles